

HOMÉLIE SUR L'AMOUR DU TRAVAIL

«Nous montrant en toutes choses comme des serviteurs de Dieu, dans une grande patience, dans les afflictions, dans les calamités, dans les angoisses, dans les blessures, dans les prisons, dans les discordes, dans les travaux.» (II Cor 6,4-5)

Saint Paul, comme fondateur de l'Église de Corinthe, écrivant aux Corinthiens, et, comme apôtre universel, s'adressant à tous les chrétiens, s'écrie : *Nous vous conjurons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu*. C'est-à-dire, il engage les chrétiens à mener une vie telle que la grâce de Dieu, qu'ils ont reçue de Jésus Christ par ses mystères, ne reste pas en eux sans fruits, mais qu'ils profitent diligemment de son secours et qu'ils assurent leur salut par de bonnes œuvres. Ne ressemblant pas aux maîtres qui imposent sur les épaules des autres des fardeaux pesants et difficiles à supporter, qu'eux-mêmes ne veulent pas toucher du doigt, l'Apôtre, au contraire, se présente comme ayant porté et portant des fardeaux pesants et difficiles à supporter, afin que les disciples ne refusent pas de supporter quelque chose de moindre, possible pour eux. *Nous montrant en toutes choses comme des serviteurs de Dieu, dans une grande patience, dans les afflictions, dans les calamités, dans les angoisses, dans les blessures, dans les prisons, dans les discordes, dans les travaux*, – et dans une quantité d'autres exploits et d'autres vertus dont j'interromps l'énumération pour abrégé. Dans cette quantité de fardeaux, en effet plus ou moins pesants pour la nature corrompue, mais non pas impossibles à supporter avec le secours de la grâce, j'en prends un en ce moment, et du reste un des plus inévitables et des plus faciles à supporter, et je désire le voir sur mes épaules et sur les vôtres. C'est le travail. Je vous conjure avec l'Apôtre *de vous montrer comme des serviteurs de Dieu - dans les travaux*.

Ou bien l'enseignement sur le travail n'en vaut-il pas la peine, et n'est-il pas digne de la chaire ! Quelques-uns ne diront-ils pas que celui qui a besoin de travailler, celui-là ira sans enseignement au travail, malgré lui, ou par l'entraînement de la passion; mais que celui qui peut se passer du travail, faut-il donc le tourmenter inutilement d'idées de travail ? Si quelqu'un reconnaît qu'il a ces pensées dans la tête, ou, en s'examinant attentivement, les trouve dans la disposition de sa vie, que celui-là sache aussi que nous reconnaissons que ce sont ces mêmes pensées qui nous engagent à parler des travaux qui en valent la peine et qui sont dignes d'attention.

Le travail par contrainte est-il bien supérieur au travail du bœuf portant le joug et traînant la charrue ? Et n'est-il pas doublement pesant, en premier lieu par la propre pesanteur du travail, en second lieu par le sentiment pénible de la nécessité ? Et, par conséquent, ne serait-il pas bien que nous puissions élever le travail même le plus humble de l'homme au-dessus du travail de l'animal privé de raison, et, sans amoindrir le travail indispensable, en diminuer la pesanteur en remplaçant le sentiment accablant de la contrainte par le fardeau facile à supporter de l'indispensabilité morale reconnue par la raison ?

Le travail par passion, par exemple, par cupidité, est-il noble, et n'est-il pas uni avec le tourment, puisque toute passion dominante est un tyran intérieur ? Et, par conséquent, ne sera-ce pas mieux si nous ennoblissons le travail en chassant, ou du moins en triomphant de la basse inclination de la cupidité par un encouragement plus noble à l'activité ?

Le travail par ambition, quelques-uns, peut-être, ne consentiront pas à l'appeler peu noble. Sans entrer dans une discussion à ce sujet, je demanderais bien aux grands et aux puissants seulement : Sont-ils parfaitement contents de ceux qui travaillent sous leurs ordres et qui ne le font que pour s'élever et parvenir aux honneurs ? N'aimeraient-ils pas mieux qu'ils le fissent par des motifs plus purs, – par estime profonde, par dévouement, par zèle et par amour ?

Que dire du mépris du travail, du dégoût pour lui et de la vie oisive ? Si la vie, c'est l'activité, par une conclusion réciproque, l'inactivité et l'oisiveté ne sont pas la vie, du moins ne sont pas la vie d'un être raisonnable et moral. Un sommeil prolongé le matin, un réveil lent, ensuite le déjeuner, la promenade, une conversation oiseuse avec des visiteurs ou des visités, une lecture qui peut-être n'est pas meilleure qu'une conversation oiseuse, ensuite le dîner, le repos, le spectacle, le jeu, le souper, puis encore le long sommeil, – est-ce là la vie d'un être raisonnable et moral ?

Ainsi donc, le travail par contrainte, le travail par passion, le dégoût du travail et l'oisiveté, – tout cela demande ou une réforme ou une amélioration par un sain enseignement sur le travail; et il n'est possible de puiser un pareil enseignement nulle part mieux qu'à la source de la philosophie chrétienne.

Y a-t-il travail dans les cieux ? Nous ne pouvons pas l'affirmer, quoique nous sachions par la Révélation de saint Jean que les Puissances de ces lieux *n'ont de repos ni le jour ni la nuit* (Apo 4,8), glorifiant incessamment le Tout-Puissant. Mais là, ce n'est pas comme ici, sur la terre. Ici, le travail, le repos, le plaisir, sont divisés, limités, entrecoupés; mais là, l'activité des Puissances créées n'ayant pas besoin de repos, et leur repos en Dieu et leur félicité constituent une seule et même chose. Du reste, pour les bons *esprits envoyés sur la terre pour le service de ceux qui veulent hériter le salut*, je pense que c'est un travail, – et un travail qui n'est pas léger, que de descendre pour nous du domaine pur et lumineux du ciel, comme dans un souterrain ou un puits de mine, dans le domaine sombre et étouffé de la terre; que de veiller sur notre indignité, de nous communiquer de subtiles inspirations spirituelles souvent étouffées par notre sensualité grossière, de supporter nos défauts et nos infidélités, de s'écarter, quelquefois, par nécessité, de nos impuretés, mais pas trop loin, afin de ressaisir les minutes favorables pour un bienfaisant rapprochement vers nous; que de s'affliger enfin quelquefois inconsolablement sur notre impénitence. Songe à cela sérieusement, fils de la poussière ! Si les habitants des cieux ne regardent pas comme bas et désagréable pour eux de descendre de leur félicité sur notre terre malheureuse, pour un travail salutaire pour toi, oseras-tu repousser quelque travail utile que ce soit comme bas et désagréable ? Prends garde seulement aux bas motifs qui seuls font le travail véritablement bas.

Si nous demandons s'il y avait travail dans le paradis, le livre de la Genèse nous répond : *Le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il avait créé, et le conduisit dans le paradis des délices, pour le cultiver et le garder* (Gen 2,15). Le paradis n'avait pas besoin d'une culture forcée, comme nos champs et nos jardins, parce qu'il n'y avait pas encore de malédiction produisant les ronces et les chardons. Pourquoi donc était-il prescrit même à l'homme du paradis de *cultiver* ? Pour la solution de cela, saint Chrysostome produit les paroles du sage : *Car l'oisiveté a enseigné une grande malice* (Sag 33,28). C'est pourquoi, conclut-il, Dieu *voulut que l'homme eût quelque petit et modéré souci de la garde et de la culture. S'il avait été tout à fait affranchi de tout travail, alors, jouissant d'un grand repos, il serait facilement tombé dans la paresse. Mais en faisant une œuvre, du reste non accompagnée de douleur et de fatigue, il lui était plus facile d'être sage*. De ce raisonnement du Maître à la bouche d'or, il nous convient de tirer cet enseignement que, quand même quelqu'un de nous vivrait presque dans l'abondance et la prospérité du paradis, quand même il ne se présenterait rien qui l'obligeât au travail, cependant, en ce cas même, il ne devrait pas mépriser le travail et s'en éloigner, mais il devrait l'employer comme le conservateur de son bien-être intérieur et extérieur, afin que *l'oisiveté ne vint pas et ne lui enseignât pas une grande malice*.

Mais notre état n'est plus celui du paradis, et, dans cet état, le travail a une nouvelle signification et devient indispensable d'une nouvelle manière. A l'homme chassé du paradis pour son orgueil et sa désobéissance, Dieu, comme Juge, a dit : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (Gen 3,19). C'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome : *Parce que tu n'as pas bien profité d'une si grande liberté, je maudirai la terre, afin qu'elle ne te donne plus, comme auparavant, ses productions sans labour et sans semence, mais avec beaucoup de travail, de fatigue et d'exténuation; je t'environnerai de tristesses et de chagrins perpétuels, je te forcerai à faire tout avec effusion de sueur, afin que ces peines te soient un avertissement non interrompu de t'humilier et de reconnaître ta nature*. Si, de cette manière, le travail est un châtiment de Dieu commun à tout le genre humain, et en même temps un enseignement de Dieu aux hommes qui doit les amener à l'humilité et à la reconnaissance de leur faiblesse pour les conduire à se rendre propice Dieu leur Juge, est-il possible de fuir le travail comme châtiment de Dieu sans s'exposer au danger d'un plus grand châtiment ? Fuir le travail comme enseignement de Dieu, n'est-ce pas insensé ? Ne faut-il pas craindre que Dieu ne prononce ce nouvel arrêt : *Puisque tu savais que, pour son travail sans vigilance et sa fainéantise dans le paradis, l'homme a été abaissé d'un travail sans fatigue à un travail fatigant sur la terre, et cependant bienfaisant, mais que tu ne veux pas profiter de ce moyen d'amendement, il reste à te faire descendre encore à un degré plus bas, – au travail infernal, douloureux et infécond ?*

Du reste, le christianisme, par lequel tout est allégé, amélioré, adouci et perfectionné, nous prescrit le travail, mais moins en qualité de châtiment de Dieu qu'en vue du service de Dieu. *Nous montrant*, dit l'Apôtre, *eu toutes choses comme des serviteurs de Dieu*, et entre autres *dans les travaux*. De quelle manière ? Si le travail est indispensable pour toi, considère-le, non comme une nécessité aveugle, mais comme une institution de la sagesse infinie de Dieu dans la vie humaine, et, par conséquent, supporte-le, non avec un sentiment de contrainte, mais avec un sentiment

d'obéissance à la volonté de Dieu. Et si, selon l'organisation de la société, le travail vous est imposé par un autre homme, supportez-le, non seulement à cause de l'homme, mais en même temps aussi à cause de Dieu, *ne travaillant pas seulement devant les yeux, comme cherchant à plaire aux hommes; mais, comme des serviteurs de Jésus Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme* (Ép 6,6). Si l'on vous surcharge même de travaux lourds et prolongés, offrez à Dieu, dans vos travaux, le sacrifice de la résignation et de la patience. Mais si rien ne vous oblige au travail, vous n'en pouvez que plus facilement encore vous montrer serviteurs de Dieu dans le travail que vous entreprenez pour le bien du prochain : car le service au bien du prochain est un service réel à Jésus Christ, suivant sa propre parole : Car tout ce que vous avez fait pour l'un, des moindres de mes frères, vous l'avez fait pour moi (Mt 25,40).

Dirai-je encore une parole décisive de l'Apôtre sur le travail, – la dirai-je particulièrement à ceux qui sont libres, et nobles, et dans l'abondance, ou m'en abstiendrai-je pour qu'ils ne m'envoient pas la porter aux esclaves et aux ouvriers ? Mais la parole de l'Apôtre parle à tous, et, avec elle, je n'ose reculer devant personne. Que dit-elle donc ? – *Je vous ai déclaré cela, que celui qui ne veut point travailler ne doit point manger* (II Th ,10). Réfléchissons, nous qui étendons une main non fatiguée sur une table abondante, si nous serions, d'après cette déclaration, ou ce principe, dignes de partager le pain et l'eau avec ce faiseur de tentes qui mettait lui-même en pratique le principe donné aux autres, même plus sévèrement que les autres, non seulement par le travail apostolique, mais encore par le travail manuel, ainsi qu'il le dit : *Vous savez que mes mains que voilà, ont fourni à moi et à ceux qui étaient avec moi tout ce qui était nécessaire* (Ac 20,34). *Nous travaillons péniblement, faisant de nos propres mains* (1 Cor 4,12). *Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais dans les travaux et les fatigues, en travaillant jour et nuit de nos propres mains, afin de n'être à charge à aucun de vous* (II Th 3, 8). Mais celui qui n'est pas digne de manger avec Paul, celui-là, assurément, ne sera pas digne de manger avec Jésus-Christ, à sa table, dans son royaume.

Ne soyons donc pas paresseux, désœuvrés et oisifs; aimons le travail; faisons quelque chose d'utile, si ce n'est pour nos besoins, par philanthropie pour les autres; que, par notre utile activité, selon l'exhortation de l'Apôtre, non seulement nous goûtions la nourriture terrestre avec la jouissance de la conscience, mais encore nous jouissions, à la fin, de la table immortelle, selon l'exhortation du Seigneur Jésus Christ, qui a dit : *Je vous prépare, comme mon Père m'a préparé, un royaume, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume* (Luc 22,29-30) ! Amen.